

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.46976

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MARIE DRUT-HOURS

## »AUFKLÄRUNG« DANS LES MILIEUX CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

### L'exemple des communautés de Trèves et de Deux-Ponts<sup>1</sup>

Parmi les orientations diverses qu'a suivies la recherche historique relative à l'Aufklärung depuis quatre décennies, l'approche retenue s'inscrit dans le courant historiographique qui, pour être le plus récent, n'en est pas moins déjà très développé: celui de l'histoire sociale de l'Aufklärung dont Franklin Kopitzsch dès 1976 et Daniel Roche en 1989 ont donné chacun une définition qui a valeur programmatique<sup>2</sup>. C'est précisément la lecture de nombreuses études locales ou thématiques procédant de ce courant qui m'a conduite à un double constat à l'origine de ma thèse.

J'ai d'abord été frappée du fait qu'en dépit du renouvellement des problématiques relatives à l'histoire de l'Aufklärung, le postulat longtemps véhiculé par l'historiographie allemande selon lequel le processus des Lumières serait, par nature, protestant résiste encore avec vigueur<sup>3</sup>. Si l'antériorité du processus en pays protestant constitue, sans aucun doute, un fait acquis par la recherche antérieure que mes propres résultats relatifs aux communautés de Trèves et de Deux-Ponts ne font que confirmer, ni les clichés véhiculés au XVIII<sup>e</sup> siècle par certains Aufklärer protestants dénonçant l'obscurantisme de règle en pays catholique, ni les violentes condamnations des Lumières par la réaction catholique du XIX<sup>e</sup> siècle, ni le constat rapide de l'appartenance ou de l'origine confessionnelle des figures les plus prestigieuses de l'Aufklärung ne sauraient contenter l'historien et lui tenir lieu de démonstration sur ce point.

Pour autant, il ne peut se satisfaire non plus des apports plus récents de la recherche relative à ce que l'on pris coutume d'appeler l'Aufklärung catholique, et

1 Texte de la communication présentée à l'Institut Historique Allemand de Paris le 17 février 2000 pour rendre compte d'une thèse de doctorat soutenue par l'auteur le 9 janvier 1999 à l'université de Metz sous la direction des professeurs Etienne François et Alfred Wahl et dont le titre était le suivant: »Contribution à l'histoire sociale de l'Aufklärung: étude comparative du processus dans les milieux catholiques et protestants. L'exemple des communautés de Deux-Ponts et de Trèves«.

2 F. KOPITZSCH, *Die Sozialgeschichte der Aufklärung als Forschungsaufgabe*, in: ID. (sous la dir. de), *Aufklärung, Absolutismus und Bürgertum*, Munich 1976, p. 11-169, et D. ROCHE, *Sozialgeschichte der Aufklärung in Frankreich*, in: H. BERDING, E. FRANÇOIS, H.-P. UHLMANN (sous la dir. de), *Deutschland und Frankreich im Zeitalter der Französischen Revolution*, Francfort/M. 1989, p. 373-390.

3 On ne retiendra pour exemple (parmi les plus récentes illustrations de ce courant) que cette affirmation de R. Schlögl selon laquelle il n'existerait aucune institution de sociabilité éclairée en territoires catholiques (R. SCHLÖGL, *Die patriotisch-gemeinnützigen Gesellschaften: Organisation, Sozialstruktur, Tätigkeitsfelder*, in: H. REINALTER (sous la dir. de), *Aufklärungsgesellschaften*, Francfort/M. 1993, p. 80).

c'est là mon deuxième constat. Outre le fait que l'expression même d'*Aufklärung* catholique induit l'existence d'un mouvement par nature spécifique qu'il conviendrait de distinguer, voire d'opposer à une *Aufklärung* protestante, ce qui ne résiste guère à l'analyse, on observera que l'expression ne s'applique le plus souvent qu'au réformisme des princes catholiques éclairés d'une part, aux aspirations de certains milieux ecclésiastiques et aux réformes de la vie religieuse et ecclésiale qu'ils ont inspirées, d'autre part, alors que, notons-le, l'on a jamais songé à réduire les Lumières protestantes à ces seules dimensions.

Ce sont donc ces quelques réflexions qui m'ont conduite à inscrire le fait confessionnel au cœur de mon étude; l'objectif était donc de tenter de cerner au plus près les incidences éventuelles des appartenances confessionnelles sur les représentations individuelles et collectives, sur les pratiques intellectuelles et les comportements socioculturels constitutifs de l'*Aufklärung* telle que la conçoit l'histoire sociale, pour juger de leur poids comme élément discriminant. Comment répondre à une telle question sinon en prenant le risque de tenter une étude comparative systématique?

Reste à expliquer le choix des deux villes retenues comme champ d'observation: la ville en majorité protestante de Deux-Ponts<sup>4</sup> et la très catholique Trèves. De prime abord, les deux cités paraissent fort dissemblables par leurs destins historiques et la nature des pouvoirs auxquels elles sont soumises, mais surtout par certaines distorsions institutionnelles. Toutes deux ont, certes, le titre de ville-résidence, mais Trèves en a perdu certains attributs (comme les plus hautes instances du gouvernement électoral et la Cour) depuis que les princes-archevêques ont pris l'habitude de résider plus longuement, puis définitivement, à Coblenche; Deux-Ponts n'a pas d'université, même si son collège dispense un enseignement équivalent à celui d'une Faculté des Arts. Il demeure pourtant entre elles suffisamment d'analogies pour donner pertinence à la comparaison entre ces deux centres urbains aux structures confessionnelles opposées. Relativement proches l'une de l'autre, ils sont tous deux situés aux marges occidentales de l'espace culturel germanique. Trèves est, certes, un peu plus peuplée que Deux-Ponts<sup>5</sup>, mais les deux villes ne s'en situent pas moins au rang de ce qu'il faut bien qualifier de petites villes à l'échelle de l'ensemble du réseau urbain allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais surtout le départ des princes-électeurs pour Coblenche n'a pas ôté à Trèves tout caractère de capitale: siège de l'archevêché et du Chapitre, de l'université et de la direction des affaires scolaires, elle continue à abriter d'importantes institutions civiles comme chef-lieu du Haut-Electorat (on peut citer le gouverneur, le conseil qui l'assiste, une haute cour de justice aux compétences équivalentes à celle de Coblenche). En bref, le poids des institutions politiques, administratives, culturelles et religieuses dans le paysage urbain trévirois ne le cède en rien à celui qui s'exerce à Deux-Ponts. Les sociétés urbaines des deux villes sont donc également marquées par la présence significative d'élites intellectuelles comparables par leur formation, leurs comportements socioculturels et surtout leurs liens étroits avec des princes voués au réformisme éclairé; ce sont ces élites, on le sait, qui constituent le vivier privilégié de l'*Aufklärung*. Ajoutons enfin que le choix retenu présente l'intérêt supplémentaire

4 La ville de Deux-Ponts compte, au milieu du siècle, 51% de réformés, 32% de luthériens et 16% de catholiques.

5 On dénombre environ 8000 habitants à Trèves à la fin du siècle, 5650 à Deux-Ponts.

d'attirer le regard sur des centres périphériques, pour tout dire atypiques par comparaison avec les pôles emblématiques de l'Aufklärung.

Comme il hors de question, dans les limites qui me sont imparties ici, de rendre compte de l'ensemble des résultats de ma recherche, je ne retiendrai que ceux d'entre eux qui me paraissent les plus novateurs, sans m'attarder sur les acquis qui relèvent davantage de la confirmation de recherches antérieures (concernant notamment la composition, les pratiques de sociabilité et les réseaux de relations de la société des Aufklärer), afin de mettre en évidence les analogies croissantes qui rapprochent les Aufklärer dans leurs engagements et leurs pratiques, par delà la frontière confessionnelle. Après avoir comparé l'évolution de la circulation de l'imprimé (1), clé de la communication intellectuelle dont l'essor s'inscrit au cœur du processus d'Aufklärung, en abordant plus précisément les mutations du marché local du livre et les efforts de modernisation des bibliothèques dans les deux villes, je mettrai en évidence les convergences des conceptions éducatives et religieuses des intellectuels éclairés bipontins et trévirois (2).

## 1. Un dynamisme égal de la circulation locale de l'imprimé

### *a) Le commerce local de librairie*

Parmi les moyens divers dont usaient les Aufklärer locaux pour se procurer des ouvrages ou des revues grâce à des circuits assez variés, je me suis plus particulièrement attachée à examiner le commerce local de librairie, parce que l'on manque encore d'études permettant de se faire une idée précise de ce que pouvait être réellement le marché du livre dans de petites villes éloignées des grands centres de production et des marchés du livre. Les sources utilisées pour ce faire sont les annonces passées par les libraires, relieurs ou imprimeurs dans le »Zweibrücker Wochenblatt« d'une part et le »Trierisches Wochenblättgen« d'autre part; elles apparaissent presque simultanément dans les deux villes (respectivement en 1763 et 1764). D'abord irrégulières, émanant d'imprimeurs et surtout de relieurs qui diversifient leur activité en exploitant de toute évidence une demande croissante, ces annonces prennent de plus en plus d'ampleur et revêtent, dès le milieu de la décennie 70, le caractère de véritables catalogues systématiques; elles sont désormais le fait d'hommes dont le dynamisme traduit l'émergence de la profession de libraire à proprement parler dans les deux villes et qui développent de toute évidence une véritable compétence, accaparant ainsi l'essentiel du marché local<sup>6</sup>. Contrairement à ceux qu'ils supplantent, ils ne s'approvisionnent plus par échange avec d'autres éditeurs, mais se lancent dans le commerce d'assortiment (dit commerce par commission) qui est en plein essor dans toute l'Allemagne dans la seconde moitié du siècle et permet d'étoffer considérablement les fonds<sup>7</sup>.

6 A Deux-Ponts, il s'agit essentiellement du libraire Hoffmann, actif entre 1773 et 1793. A Trèves, trois libraires dominent le marché entre 1775 et 1794: Grach, Johann Jakob Fischer et Anton Ignaz Fischer; on est donc loin du désert culturel dénoncé par certains voyageurs éclairés protestants!

7 Sur les mutations de la librairie en Allemagne au siècle des Lumières, consulter J. GOLDFRIEDRICH, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, vol. 2: 1740-1804, Leipzig 1908, et R. WITTMANN, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Munich 1991.

J'ai recouru à la méthode du sondage, car la masse de l'information à traiter m'interdisait d'exploiter la totalité des annonces dans le cadre d'un travail ne portant pas exclusivement sur ce thème<sup>8</sup>. J'ai donc retenu deux périodes d'observation, en partie dictées par l'état de conservation du »Zweibrücker Wochenblatt« dont les collections connues à ce jour sont lacunaires: la première porte sur les années 1769–1772, la seconde sur les deux années 1784–1785. Le traitement informatique des bases de données ainsi constituées permet, à partir du classement systématique de l'offre dans chacune des villes pour les deux périodes retenues, une comparaison assez exacte. Que constate-t-on? D'abord, bien entendu, une explosion similaire du nombre des annonces, multipliées par sept dans les deux cas en l'espace d'un peu plus d'une décennie. Mais l'attention se porte surtout sur les mutations de la répartition par matières des ouvrages proposés. Deux observations s'imposent: d'une part les mutations relevées apparaissent conformes à l'évolution générale de la production, déjà mise en évidence depuis longtemps par les historiens du livre au XVIII<sup>e</sup> siècle; d'autre part, elles sont plus précoces à Deux-Ponts, le décalage chronologique entre les deux villes étant d'une dizaine d'années environ. A l'aube de la décennie 70, en effet, le marché trévirois est encore presque exclusivement dominé par les ouvrages juridiques (60% des offres) et religieux (35%) répondant à une demande traditionnelle et surtout professionnelle des élites cultivées de juristes et d'ecclésiastiques coulées dans le moule de la formation universitaire locale, alors qu'à la même époque, la percée spectaculaire de la littérature contemporaine, révélatrice de l'émergence d'une nouvelle culture fondée sur l'expression de l'individualité, s'est déjà opérée à Deux-Ponts où elle dépasse très nettement (un peu plus de 33% des annonces) le livre religieux (21%). Au milieu de la décennie 80, l'ouverture du marché bipontin aux nouvelles productions éditoriales se confirme: le livre religieux passe de la deuxième à la troisième place (tout en conservant près de 20% des annonces) et la littérature est elle-même déclassée par les sciences, les techniques et l'économie. A Trèves, le livre religieux conserve une place prééminente (38% des offres) au milieu de la décennie 80 (tout en changeant de nature: cf. infra), ce qui ne peut surprendre compte tenu de l'importance de la clientèle ecclésiastique. Mais le fait majeur réside dans le recul spectaculaire des ouvrages juridiques au profit de la littérature dont l'offre tend à se rapprocher de celle de Deux-Ponts. Si le processus de diversification des offres et d'ouverture du marché local de l'imprimé à la production nouvelle est donc plus tardif à Trèves, il y est néanmoins rapide, s'opérant en à peine plus de dix ans sous la pression probable de la clientèle.

Ce constat prend beaucoup plus de relief si, au-delà de la répartition des offres par matières, on affine la comparaison en examinant les mutations de l'offre dans chaque discipline. Ainsi la prépondérance du livre religieux à Trèves et son maintien sur le marché bipontin qui, au demeurant, ne sauraient être interprétés comme des signes d'archaïsme, compte tenu de la place centrale des questions religieuses dans l'*Aufklärung* germanique, doivent être revus à la lumière de la répartition des titres

8 Il y a là matière à un travail beaucoup plus exhaustif, dans le cadre peut-être d'enquêtes collectives qui permettraient la comparaison avec d'autres villes, ce qui en accroîtrait, de ce fait, considérablement l'intérêt.

entre les différentes catégories de la production en ce domaine. Au début de la décennie 70, elle donne une image très traditionnelle des préoccupations spécifiques à chaque culture confessionnelle: à Deux-Ponts l'emportent les ouvrages de spiritualité et d'édification destinés à nourrir la méditation individuelle inscrite au cœur des pratiques protestantes (avec des »best-sellers«, tels J. J. Arndt ou J. J. Rambach), à Trèves l'emportent les usuels liturgiques, les grands textes institutionnels romains, les vieux classiques de la théologie et du droit canon. Quinze ans plus tard, on trouve en première position dans les catalogues de chacune des villes les auteurs emblématiques du renouveau de la pensée théologique: les grands noms de la néologie et de la théologie rationaliste à Deux-Ponts (J. D. Michaelis, F. W. Jerusalem, J. J. Spalding, W. A. Teller), ceux de la théologie morale et rationnelle à Trèves (B. Stattler, S. Mutschelle, F. Gifschütz). On observe également une progression comparable des ouvrages d'homilétique sur les marchés des deux villes, révélatrice de la valorisation de la théologie pastorale et de la pédagogie religieuse, identique de part et d'autre de la frontière confessionnelle, avec des auteurs également marqués par l'esprit du temps: les supranaturalistes J. L. Ewald et J. K. Lavater à Deux-Ponts, C. A. Migazzi, I. Wurz et surtout J. M. Sailer à Trèves. Enfin le marché trévirois témoigne d'une grande ouverture aux débats ecclésiologiques du temps, ce qui ne saurait surprendre au pays de J. N. von Hontheim: les pamphlets épiscopaliens y côtoient quelques-uns des grands noms du réformisme catholique. L'ouverture aux courants novateurs de la pensée religieuse apparaît donc bien identique sur chacune des places, dans le respect des identités confessionnelles.

Le même renouvellement s'observe dans d'autres domaines de la production proposée; à Trèves où le marché du livre juridique est plus développé qu'à Deux-Ponts, le droit naturel, absent des catalogues vers 1770, y fait une entrée en force quinze ans plus tard sans souci des frontières confessionnelles, représenté par tous les grands traités de la science juridique protestante des Lumières, issue de l'école de S. Pufendorf et de C. Wolff: J. G. Heineccius, G. L. Boehmer, E. C. Westphal, B. G. Struve, ou de catholiques nourris aux mêmes sources comme P. J. von Ickstatt. A Deux-Ponts, c'est plutôt dans le domaine de l'histoire que l'offre se renouvelle notablement, proposant les ouvrages de l'école de Göttingen. On relève dans les deux villes un intérêt identique pour les écrits traitant de l'actualité politique et une percée comparable de la géographie et des récits de voyage.

Dans les domaines de la littérature et de la philosophie, on peut souligner que ce sont les genres les plus typiques de la production de l'Aufklärung qui sont les mieux représentés sur les étals des libraires trévirois comme bipontins. Ainsi y trouve-t-on les »best-sellers« de la »philosophie populaire« (à l'exception toutefois de son chef de file C. Garve dans la période d'observation retenue): J. G. Feder, J. G. Zimmermann, J. J. Dusch à Deux-Ponts, mieux encore Th. Abbt, Chr. F. Gellert, I. Iselin à Trèves. Quant aux catalogues des lettres, ils sont largement dominés, dans les deux villes, par la »Trivalliteratur« étroitement nourrie par la philosophie populaire dont elle ne diffère guère que par les formes d'expression: théâtre et poésie avec des noms comme G. W. Rabener, M. Claudius, J. W. Gleim, Ewald von Kleist, etc ... mais surtout le roman, avec le triomphe du roman d'éducation moral et sentimental, tels le »Karl von Carlsberg« du philanthropiste C. G. Salzmann, le »Karl Ferdiner« de J. J. Dusch ou les romans anglais de L. Sterne, H. Fielding et S. Richardson.

L'examen des catalogues de libraires bipontins et trévirois révèle donc un dynamisme égal du commerce de l'imprimé dans chacune des villes dont les libraires paraissent avoir été beaucoup plus réceptifs aux sollicitations des lecteurs éclairés que ce ne fut le cas à Cassel ou Münster<sup>9</sup>. Mais les acquisitions individuelles ne sauraient combler le désir du livre constitutif de l'identité de l'Aufklärer, d'où l'intérêt renouvelé pour les bibliothèques.

*b) Les efforts de modernisation des bibliothèques*

On sait que le temps des Lumières constitue un âge d'or des bibliothèques qui connaissent alors non seulement un essor spectaculaire, mais surtout des mutations révélatrices de ce qu'en attend le public des Aufklärer<sup>10</sup>. Il s'agit de rompre avec les modèles traditionnels des collections corporatives ou bibliophiliques et de se doter de véritables instruments de travail d'utilité publique qui permettent l'accès de l'ensemble du public éclairé à des connaissances réactualisées. De cette conception nouvelle des bibliothèques découlent trois caractères considérés comme emblématiques de la bibliothèque des Lumières: l'ouverture au public, la gestion rationnelle des collections et une politique d'acquisitions axée sur les courants nouveaux de la vie intellectuelle.

Bipontins et Trévirois tentent également de satisfaire à ces exigences en rénovant d'abord les institutions anciennes. A Trèves, il s'agit de la bibliothèque universitaire, résultant de la fusion en 1773 (après la dissolution de la Compagnie de Jésus) de l'ancienne bibliothèque des jésuites, fondée dès 1560, et d'une collection plus restreinte créée en 1722 à l'usage des facultés de droit et de médecine restaurées à cette époque. A Deux-Ponts, il s'agit de la bibliothèque ducale, créée en 1752 à partir des collections constituées depuis le XVI<sup>e</sup> siècle par le lignage Birkenfeld-Bischweiler des Wittelsbach dont est issu le duc Christian IV régnant depuis 1740. S'agissant de l'ouverture au public: le fait est acquis à Deux-Ponts dès la fondation en 1752, grâce à l'initiative ducale, mais de façon très restreinte (1h par semaine). A Trèves, en revanche, c'est sous la pression de J. N. von Hontheim, figure éminente de l'Aufklärung locale, que le prince-archevêque autorise l'ouverture au public deux jours par semaine; les responsables successifs de la bibliothèque se révèlent par la suite très attachés à la mise en œuvre effective de cette mesure. La gestion rationnelle des collections qui donne naissance à une véritable bibliothéconomie au siècle des Lumières<sup>11</sup> est égale-

9 Voir, à titre de comparaison, les deux études de H. E. BÖDEKER, *Strukturen der Aufklärungsgesellschaft in der Residenzstadt Kassel*, in: *Mentalitäten und Lebensverhältnisse. R. Vierhaus zum 60. Geburtstag*, Göttingen, 1982, p. 70, et: *Lesen als kulturelle Praxis: Lesebedürfnisse, Lesestoffe und Leseverhalten im »Kreis von Münster« um 1880*, in: R. VIERHAUS (sous la dir. de), *Frühe Neuzeit-Frühe Moderne? Forschungen zur Vielschichtigkeit von Übergangsprozessen*, Max-Planck-Institut für Geschichte, Göttingen 1982, p. 345-346.

10 Sur les mutations des bibliothèques sous le sceau des Lumières, voir G. LEYH, *Die deutschen Bibliotheken von der Aufklärung bis zur Gegenwart* (Handbuch der Bibliothekwissenschaft, vol. 3), Wiesbaden 1956, ainsi que W. ARNOLD, P. VODOSEK (sous la dir. de), *Bibliotheken und Aufklärung* (Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens), 1988 (notamment l'introduction de B. FABIAN).

11 Cf. C. JOLLY, *Naissance de la science des bibliothèques*, in: ID. (sous la dir. de), *Histoire des bibliothèques françaises*, vol. 2: *Les bibliothèques sous l'ancien Régime, (1530-1789)*, Paris 1988,

ment amorcée, quoiqu'inégalement, dans chacune des deux villes, sous l'impulsion des Aufklärer qui s'engagent personnellement au service des institutions. A Deux-Ponts, c'est le jeune professeur G. C. Crollius, fraîchement émoulu de l'université de Göttingen, qui assume la charge de bibliothécaire pendant 25 ans (remplacé ensuite par l'un de ses collègues): il élabore un classement systématique du fonds<sup>12</sup> qui révèle une maîtrise du catalogage devant probablement beaucoup à sa longue fréquentation de la bibliothèque universitaire de Göttingen dont le »Realkatalog« constitue en son temps, on le sait, à la fois un modèle et une exception. Les Trévirois sont moins avancés sur ce point: les trois professeurs de l'université qui prennent successivement en charge la gestion de la bibliothèque après 1773<sup>13</sup> se contentent de poursuivre le travail de catalogage entrepris par les jésuites au début de la décennie 60<sup>14</sup> selon des méthodes en usage dans certaines bibliothèques catholiques rénovées depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. le catalogue de Polling réalisé par Eusèbe Amort), mais qui sont loin d'atteindre le degré d'élaboration des catalogues les plus modernes du temps. Le retard trévirois se vérifie aussi en ce qui concerne l'ouverture des collections aux productions les plus représentatives des nouveaux courants de pensée: il ne met d'ailleurs pas en cause un moindre engagement des intellectuels éclairés, mais plutôt du gouvernement de Coblençe qui, malgré plusieurs requêtes pressantes, tarde à accorder à la bibliothèque universitaire de Trèves une dotation financière allouée pratiquement dès l'origine à l'institution bipontine. On comprend donc que le renouvellement des fonds ait été beaucoup plus important dans cette dernière, portant essentiellement sur les deux domaines qui tenaient à cœur au professeur Crollius: le droit et l'histoire, représentés par quelques-uns des grands noms de la recherche des Lumières en la matière (et notamment ceux de l'école de Göttingen). La collection tréviroise, en revanche, n'a connu qu'une ouverture modeste et partielle; le secteur religieux, essentiellement alimenté par l'ancienne bibliothèque des jésuites, a très peu intégré le renouveau théologique du siècle: son ouverture se limite à quelques ouvrages de théologie morale (tels ceux de L. Muratori et de B. Stattler) ainsi qu'à toute une littérature polémique sécrétée par les controverses sur le sort de la Compagnie de Jésus. La modernité est plus marquée dans la section juridique qui fait place aux auteurs également prisés à Deux-Ponts et aux publications historiques des académies. L'indigence du fonds en matière scientifique, philosophique et littéraire reste cependant frappante, en dépit de enseignements dispensés à l'université.

La difficulté évidente de réformer des collections anciennes explique largement le désir des Aufklärer de créer de toutes pièces des bibliothèques nouvelles, conformes à leurs attentes. Le dynamisme est, sur ce point, identique dans les deux villes. Trois types de bibliothèques apparaissent ainsi que je voudrais évoquer rapidement.

p. 381–385, ainsi que R. SCHUSKY, *Empfehlungen für die Einrichtung von Bibliotheken*, in: *Buch und Sammler. Private und öffentliche Bibliotheken im 18. Jahrhundert*, publ. par l'Arbeitsstelle 18. Jahrhundert der Gesamthochschule Wuppertal, Colloquium Düsseldorf 1977, Heidelberg 1979, p. 129–139.

12 Ce catalogue est conservé à la Bibliotheca Bipontina (Hs2. 1–3A, 1754–56, complété en 1780–1782).

13 Il s'agit du juriste Peter Anton Frank (avant son départ pour Mayence en 1778), du philosophe Johann Peter Schwartz et du théologien Peter Josef Weber.

14 Catalogue conservé à la bibliothèque municipale de Trèves (StBT.): Ms 2230/1800–1801.

D'abord les bibliothèques de collèges. A Deux-Ponts où la bibliothèque scolaire créée au XVI<sup>e</sup> siècle, en même temps que le collège, avait disparu dans les tourmentes du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le jeune Georg Christian Crollius qui lui donne un nouveau souffle lorsqu'il prend la direction de l'établissement à la mort de son père en 1767; la collection<sup>15</sup> qui approche le millier de volumes à la veille de l'occupation française est toutefois conçue davantage comme un outil au service des travaux érudits des professeurs qui animent les célèbres »Editiones Bipontinae« que comme un outil pédagogique (c'est un choix qui ne rencontre d'ailleurs pas l'adhésion de tous les Aufklärer de la ville). Sans exclure un certain nombre d'ouvrages de référence des Lumières (tels les dictionnaires de J. C. Iselin, J. Hübner, J. G. Meusel, Adelung), elle est donc nettement dominée par les grands noms de la philologie grecque et latine contemporaine (J. M. Gesner et J. A. Ernesti) et les auteurs antiques, et reflète, au demeurant, assez bien, la forte tonalité néo-humaniste de l'enseignement bipontin. A Trèves, ce n'est qu'en 1787 que les réformateurs éclairés se lancent dans la création d'une bibliothèque scolaire, inexistante jusque là<sup>16</sup>: contrairement à celle de Deux-Ponts, sa vocation essentiellement didactique est soulignée par la présence sur ses rayons de grands traités de référence de la pédagogie des Lumières, notamment ceux des philanthropistes J. H. Campe ou C. G. Salzmann. Le choix des ouvrages d'histoire et géographie qui constituent la section la plus importante de la collection est tout aussi révélateur du caractère résolument moderne de l'établissement après sa réforme et des orientations des enseignants éclairés qui président depuis à ses destinées.

A côté de ces bibliothèques scolaires apparaissent de nouvelles bibliothèques ecclésiastiques. A Deux-Ponts, il s'agit des collections dont se dotent les consistoires réformé et luthérien, de tonalités d'ailleurs sensiblement différentes, même si toutes deux sont révélatrices de la prégnance du piétisme parmi les élites protestantes de la ville. Créée dès 1748, la bibliothèque réformée<sup>17</sup> porte la marque de la politique d'acquisition menée par J. Ph. Crollius, qui vise à en faire davantage un instrument d'érudition (notamment en matière d'histoire de l'Église) que de formation pastorale: aussi l'exégèse et les nouvelles tendances de la théologie contemporaine en sont-elles relativement absentes. Il en va tout différemment de la bibliothèque luthérienne, créée en 1770 à l'initiative d'un pasteur particulièrement dynamique, J. Chr. Tatsch, dans le but explicite de réunir »des écrits récents diffusant les nouvelles conceptions en matière de religion«, ce que confirme l'examen du catalogue<sup>18</sup>. A Trèves, la petite bibliothèque constituée au début de la décennie 80 à l'usage des séminaristes répond aux mêmes préoccupations: il s'agit visiblement de pallier les lacunes de la bibliothèque universitaire en mettant à la disposition des étudiants un fonds plus conforme aux exigences d'une formation ecclésiastique éclairée<sup>19</sup>. Ainsi y

15 Le catalogue, réalisé en 1770 (Deux-Ponts, Herzog-Wolfgang-Stiftungsarchiv (HWStAZw) IV, Nr. 4239) peut être complété par des rapports et correspondances permettant de se faire une idée des acquisitions ultérieures (ibid.).

16 Landeshauptarchiv Koblenz (LHAK), 1C, Nr. 12832, fol. 27-33: liste des ouvrages de la collection.

17 HWStAZw. VI, Nr. 823: catalogues de 1757, 1778 et 1796.

18 Ibid. VII, Nr. 154: catalogue de 1790-1795.

19 Bistumsarchiv Trier (BAT.), Abt. 42, Nr. 354a: inventaire établi en 1785 par le régent du séminaire P. Conrad.

trouve-t-on avant tout les grands noms de la théologie pastorale de l'Aufklärung, des plus modérés (S. Schwarzhueber, F. C. Pitroff) aux plus radicaux (J. Danzer, E. Schneider) en passant par M. I. Schmidt, le réformateur de Würzbourg, et F. Oberthür, ainsi que deux des plus grands périodiques de l'Aufklärung catholique, les »Würzburger gelehrte Anzeigen« et la »Maynzer Monatsschrift«.

Parmi les nouvelles institutions de lecture qui fleurissent au XVIII<sup>e</sup> siècle, les plus révélatrices de l'esprit de l'Aufklärung sont certainement celles qui procèdent directement de la sociabilité des Lumières. De telles bibliothèques font aussi leur apparition à Trèves et à Deux-Ponts: elles ont des finalités et donc des spécificités très différentes, mais procèdent bien du même esprit d'ouverture. A Deux-Ponts, il s'agit de la bibliothèque camérale créée vers 1762 pour doter les hauts fonctionnaires regroupés dans une société d'économie d'un outil d'information d'actualité (80% des titres sont des parutions postérieures à 1760) propre à éclairer leur réflexion et leur pratique<sup>20</sup>. Elle leur offre ainsi un choix sélectif de grands périodiques et des ouvrages de caméralistique et d'économie porteurs de tous les courants d'idées novateurs qui inspirent les réformateurs éclairés de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et révélateurs des grands débats du temps. A Trèves, la bibliothèque rassemblée par la société de lecture fondée fin 1783<sup>21</sup> est moins étroitement spécialisée, mais tout aussi ouverte sur la modernité: un tiers des titres correspond à des périodiques, la moitié de la collection est constituée par la littérature contemporaine (qu'il s'agisse des grands noms des lettres du temps ou de la »Trivialliteratur«) et les écrits relatifs à l'actualité politique complètent la liste.

Au total, ce bref parcours des bibliothèques locales atteste donc que les communautés intellectuelles bipontine et tréviroise participent également du mouvement de rénovation des institutions collectives de lecture destinées à nourrir les débats dans lesquels se forge l'identité des Aufklärer. Cette identité n'est pas seulement culturelle, mais bien politique: l'intellectuel éclairé se veut investi d'une mission au service du bien commun; le système de communication autour duquel s'organise la société des Aufklärer n'a pas pour objectif d'entretenir un savoir qui serait à lui même sa propre fin: il vise une efficacité pratique.

## 2. Des engagements comparables au service de conceptions éducatives et religieuses convergentes

Parmi tous les domaines de la vie publique dans lesquels s'engagent les Aufklärer, il en est deux qui sont au premier plan de leurs préoccupations: l'éducation et la vie religieuse<sup>22</sup>.

20 Pour une étude détaillée de cette institution, voir Marie DRUT-HOURS, Une bibliothèque spécialisée au siècle des Lumières: la bibliothèque camérale de Deux-Ponts, in: *Francia* 22/2 (1995), p. 37-59.

21 Les catalogues des périodiques (StBT. Ms 1805/1795) et des livres (LHAK. 1C, Nr. 11066) de la société ont été publiés dans l'étude de B. M. MILSTEIN, *Eight eighteenth century Reading Societies. A sociological contribution to the history of German literature*, Diss. Princeton 1969, Berne, Francfort/M. 1972, p. 178-190.

22 L'analyse des discours bipontin et trévirois en matière d'éducation et de religion repose sur l'exploitation de sources très diverses et nombreuses (ouvrages publiés par les Aufklärer locaux, mais sur-

a) *L'éducation au cœur du processus d'Aufklärung*

Bipontins et Trévirois partagent la foi de leur temps en la toute puissance de l'éducation, même s'ils ont peu écrit de traités théoriques sur la question. Les plus engagés d'entre eux trouvent une tribune de choix dans les commissions scolaires qui sont instituées par leurs souverains conscients de l'enjeu que représente le contrôle du système éducatif dans le processus de soumission du corps social et de sa mobilisation pour le Bien public<sup>23</sup>. Ainsi s'amorce un processus de sécularisation de l'éducation imposant le principe d'une instruction publique régie en fonction de finalités nouvelles, sans rompre pour autant avec les Églises. A Trèves comme à Deux-Ponts, la composition de ces nouvelles instances est d'ailleurs paritaire, associant dans chaque cas laïcs et ecclésiastiques, presque tous engagés dans la société locale des Aufklärer (G. C. Crollius et surtout le pasteur luthérien J. C. Tatsch à Deux-Ponts, J. H. von Dalberg et les universitaires J. J. Haan et J. L. Werner à Trèves). C'est en tant que membres de ces commissions qu'ils mènent le débat pédagogique sur le plan local, s'exprimant notamment par la voie de mémoires et rapports programmatiques qui constituent la source principale de l'étude sur ce point.

Ces textes témoignent d'une réception identique des «modèles» pédagogiques de l'Aufklärung fréquemment invoqués: c'est dans la confrontation permanente avec ceux-ci que se forment les conceptions et s'élaborent les programmes locaux. On a ainsi une vive controverse à Deux-Ponts entre tenants du philanthropisme et du néo-humanisme. A Trèves où le débat n'est véritablement ouvert qu'après la dissolution de la Compagnie de Jésus, il est d'abord influencé par les modèles réformateurs catholiques modérés comme celui de J. I. von Felbiger ou encore le programme mis en application dans la principauté de Wurzburg<sup>24</sup>; mais très vite, du fait de la montée en puissance d'une jeune génération d'Aufklärer, ce sont les philanthropistes qui emportent l'adhésion enthousiaste des réformateurs. De tous ces débats se dégage néanmoins une large convergence sur les finalités de l'éducation, parfaitement indifférente aux clivages confessionnels. Si la finalité religieuse (former de «bons chrétiens») reste également affirmée de part et d'autre, elle ne fait plus l'objet de longues justifications et s'efface volontiers derrière deux autres objectifs communs: l'épanouissement de l'individu et l'utilitarisme social, étroitement liés dans les discours des fonctionnaires et ecclésiastiques locaux. L'épanouissement de l'individu passe par l'éveil de la plénitude de ses moyens intellectuels et affectifs, grâce au lien indissoluble entre transmission du savoir et éducation morale; cet individu en possession de tous ses moyens devient apte à une bonne insertion dans le corps social. Désormais,

tout correspondances, rapports et mémoires manuscrits dans lesquels s'expriment, parfois incidemment, parfois plus longuement, leurs opinions); il est impossible d'en donner ici toutes les références que l'on pourra trouver dans la version intégrale de la thèse dont le présent article rend compte.

23 De telles commissions sont fondées en 1755 à Deux-Ponts, en 1780 à Trèves.

24 Cf. J. STANZEL, *Die Schulaufsicht im Reformwerk des J. I. von Felbiger (1724–1788)*. Schule, Kirche und Staat in Recht und Praxis des aufgeklärten Absolutismus, Paderborn 1976 (Rechts- und Staatswissenschaftliche Veröffentlichungen der Görres-Gesellschaft, N.F. 18); J. C. DONEY, *The Catholic Enlightenment and Popular Education in the Prince-Bishopric Würzburg, 1765–1795*, in: *Central European History* (21), Atlanta 1988, p. 3–30.

il s'agit d'intégrer l'enfant dans une communauté civique plus que dans une communauté de foi. Le parallélisme entre les propos tenus sur ce thème dans chacune des deux villes est sans faille. C'est ce même souci de l'utilité publique qui explique l'élitisme également défendu de part et d'autre. En effet, l'utilitarisme implique la reconnaissance de la complémentarité des fonctions sociales et commande donc l'élaboration d'un système éducatif différencié en fonction des besoins de la collectivité, partant une stricte sélection des sujets les plus capables d'accéder aux collèges et surtout aux universités. Cet élitisme intellectuel ne saurait être confondu avec un élitisme social, car le principe qui prévaut est celui de la sélection au mérite et l'on relève une indignation identique des pédagogues bipontins et trévirois à l'encontre de la tolérance excessive dont jouissent certains enfants, jugés incapables, en raison de leur origine sociale aisée. Convergentes quant aux finalités, les conceptions éducatives des uns et des autres le sont également en ce qui concerne les méthodes. Rejoignant en cela les positions de tous les pédagogues de leur temps formés à l'école de l'empirisme, tous fondent l'apprentissage du raisonnement autonome sur l'observation personnelle et l'analyse déductive, communiant dans une même réprobation du recours excessif à la mémorisation comme technique de transmission du savoir, retrouvant les vertus de la méthode socratique. De telles exigences supposent une adaptation constante aux aptitudes personnelles des élèves et notamment à leur âge, question qui fait l'objet de déclarations fort semblables sous la plume des réformateurs bipontins et trévirois. Sur un point cependant, les discours divergent: celui de la discipline scolaire. Les réformateurs bipontins apparaissent encore très partagés dans les dernières décennies du siècle entre les tenants de la douceur privilégiant l'établissement de relations de confiance entre maîtres et élèves et ceux que l'usage du bâton n'effraie pas et qui dénoncent le laxisme responsable, à leurs yeux, de tous les débordements. A la même époque, le discours est beaucoup plus unanime à Trèves, rejetant les pratiques humiliantes et les châtiments physiques nuisibles, qualifiés de »discipline barbare« propre à ne former que des »âmes serviles ou des vauriens avides de vengeance«. Cette ouverture plus grande du discours trévirois aux arguments des Lumières en matière de discipline s'explique bien plus comme un fait de génération que par une quelconque spécificité confessionnelle (imputable, par exemple, à la tradition de la *Ratio studiorum*): ce sont des hommes jeunes qui tiennent le devant de la scène à Trèves à l'époque où le problème est soulevé alors que la commission bipontine est encore dominée, au même moment, par la génération précédente.

On retrouve cette avance des Aufklärer trévirois à travers l'analyse comparée des réformes proposées pour les différents degrés du système éducatif. En ce qui concerne l'instruction élémentaire, il est vrai que les Bipontins exigent dès le milieu du siècle une répartition des élèves en classes de niveau distinctes, ainsi que la mise en œuvre de programmes et d'emplois du temps identiques pour toutes les écoles du duché permettant un encadrement normatif de l'enseignement à l'échelle territoriale, alors qu'il faut attendre 1785 pour voir ces principes défendus par J. H. von Dalberg. Mais en revanche, les Bipontins apparaissent très conservateurs sur la question des contenus des apprentissages. Alors que les Trévirois adoptent la méthode de lecture de J. I. von Felbiger en 1776, puis le livre de lecture du philanthrope Rochow, les Bipontins ne manifestent guère d'intérêt pour ces questions méthodologiques. De

même l'introduction des »Realien«, notamment l'histoire nationale et la géographie, intervient dès 1776 à Trèves alors qu'elle ne commence à être proposée à Deux-Ponts qu'en 1786. C'est enfin sous la plume d'un Trévirois (Dalberg) que l'on trouve le projet, marqué par l'utilitarisme du temps, d'associer les petites écoles à des ateliers artisanaux dans le but de développer une véritable formation professionnelle au-delà de la formation élémentaire, à l'instar de ce que proposent à la même époque K. Th. von Dalberg à Wurzburg ou le pasteur Oberlin en Alsace. On ne trouve rien de tel à Deux-Ponts.

Un autre point important de la réforme de l'instruction élémentaire concerne la valorisation de la fonction enseignante qui passe d'abord par la revendication d'une formation de qualité. Dès les années 40, quelques membres du consistoire réformé de Deux-Ponts soulèvent cette question et obtiennent assez rapidement le soutien princier qui leur permet de fonder en 1747 un *Schulseminar*; cette institution, pionnière en son temps, reste cependant embryonnaire puisque dépourvue de locaux et d'enseignants spécifiques, et n'offre guère qu'une formation sur le tas auprès des maîtres en poste chargés d'apporter les rudiments d'une formation pédagogique. Les Aufklärer locaux ne prennent conscience de l'insuffisance de leur institution qu'à la fin du siècle et n'hésitent pas alors à invoquer le modèle des politiques menées en pays catholiques pour dénoncer le retard pris chez eux depuis plusieurs décennies et exiger »un bon séminaire pour la formation des maîtres«. Il faut dire qu'à cette époque, bien d'autres villes ont vu surgir des centres de formation beaucoup plus élaborés, notamment Coblenze où s'ouvre en 1784 une école normale. Les réformateurs trévirois n'ont pas été les concepteurs du projet qui ne concerne pas leur ville directement, mais lui ont apporté un soutien déterminant au sein de la commission scolaire, avant de revendiquer dès 1785 la fondation d'une deuxième école normale à Trèves même, revendication reprise en 1789 par le Magistrat de la ville sous l'impulsion des Aufklärer qui y siègent. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de les voir voler au secours de l'institution menacée en 1789 par les tenants de la réaction qui voient en elle un foyer de subversion formant des maîtres »trop éclairés«. Partageant donc une même conception de la formation des maîtres, les réformateurs bipontins et trévirois tiennent également des discours similaires sur la nécessité de recruter les futurs maîtres en fonction de leur vocation réelle et de leur assurer un statut social digne de leur mission de *Volksaufklärer*. La question de leur rétribution convenable par l'État, condition de leur indépendance à l'égard des familles et donc du respect à leur égard, est un sujet constant de préoccupations, avec des références communes, indifférentes aux frontières confessionnelles: on voit ainsi un pasteur bipontin invoquer le modèle des politiques menées en la matière à Wurzburg ou en Autriche.

Plus encore que celle des petites écoles, la réforme des collèges et des universités destinés à former les élites est un enjeu majeur du processus des Lumières. La réflexion est lancée à Deux-Ponts dès 1723, dans le contexte de reconstruction du début du siècle qui affecte aussi le collège; elle connaît une nouvelle impulsion à partir de la fin des années 60, lorsqu'arrive aux commandes une nouvelle génération d'intellectuels jugeant l'institution »inadaptée au temps présent«. A Trèves, les premiers projets de réforme germent dans les années 50, sous la plume notamment de J. N. von Hontheim (alors Vicaire général, mais surtout vice-chancelier de l'université), mais prennent surtout de l'envergure après la dissolution de la Compagnie de

Jésus qui libère l'esprit d'initiative, la vacance des institutions ouvrant la voie à de véritables réformes.

En ce qui concerne les structures pédagogiques des collèges, la principale innovation introduite progressivement à Deux-Ponts comme à Trèves rejoint une évolution en cours dans la plupart des établissements touchés par le vent réformateur des Lumières: elle réside dans la substitution du *Fachlehrersystem* (professeur spécialisé dans une ou deux matières) au *Klassenlehrersystem* (professeur unique par classe, titulaire de la chaire d'une classe)<sup>25</sup>. Le principe de compétence, cher aux milieux érudits, tend à l'emporter sur un vague encyclopédisme et l'on s'évertue donc (à Deux-Ponts dès la fin des années 50, mais surtout à partir de la décennie 70, à Trèves dans la décennie 80) à obtenir la création de postes nouveaux de »précepteurs« spécialisés, à côté des chaires traditionnelles.

Mais l'objet essentiel de la réflexion des Aufklärer reste la réforme des contenus de l'enseignement et sur ce point, les vues divergent en fonction des générations et des sensibilités qui mènent le débat dans chacune des villes. Ainsi la place réservée aux humanités classiques dans les programmes des collèges est sensiblement différente. En effet, si les enseignants bipontins renoncent assez vite au latin comme langue d'enseignement à partir de la décennie 50, alors que la question fait encore l'objet de vifs débats à Trèves dans la décennie 70 et que les réformateurs y rencontrent de fortes résistances à l'université encore à l'orée de la décennie 90, on relève une évolution inverse en ce qui concerne la place dévolue à l'étude de la philologie, de la littérature et de l'histoire gréco-latines. Elle reste primordiale à Deux-Ponts où la prégnance du néo-humanisme diffusé à partir de Leipzig et Göttingen ne se dément pas tout au long du siècle; à Trèves au contraire, le départ des jésuites permet un total bouleversement qui enlève leur monopole aux humanités classiques, d'abord fortement concurrencées, puis reléguées en avant-dernière position dans l'ordre d'importance des matières enseignées. Par voie de conséquence, la place dévolue aux »Realien«<sup>26</sup> varie également, selon que l'on considère les programmes du collège de Deux-Ponts ou ceux du collège et de la faculté des Arts à Trèves. Pour ce qui concerne les langues vivantes, les enseignants bipontins ne montrent qu'un zèle très modéré pour l'enseignement de la langue et surtout de la littérature allemandes alors que J. N. von Hontheim préconise dès 1768 son développement selon les méthodes de J. C. Gottsched ainsi que la lecture d'auteurs contemporains: cet enseignement prend d'ailleurs la première place dans le programme élaboré par J. H. von Dalberg en 1786. Parmi les langues étrangères dont la maîtrise constitue une exigence du cosmopolitisme cher aux Aufklärer, le français est également privilégié dans les deux villes pour des raisons évidentes, enseigné dès les petites écoles à Trèves et dans

25 Ce type de réforme est connu à la même époque à Berlin ou à Vienne (cf. à ce sujet l'étude de G. GRIMM, *Die Schulreform Maria Theresias 1747–1775. Das österreichische Gymnasium zwischen Standesschule und allgemeinbildender Lehranstalt im Spannungsfeld von Ordenschulwesen, theresianischem Reformabsolutismus und Aufklärungspädagogik*, Francfort/M. 1987, p. 157–158).

26 On sait que le terme *Realien* désigne les disciplines de découverte du monde environnant, de la nature et des sociétés humaines; il regroupe les langues vivantes, l'histoire moderne et la géographie, les sciences de la nature et mathématiques appliquées. Leur promotion, d'abord initiée par le mouvement pédagogique piétiste, gagne à partir des années 60 la plupart des établissements allemands sous la pression d'une demande sociale croissante et sous l'impulsion du modèle philanthropiste.

toutes les classes du collège bipontin où l'on se montre d'ailleurs soucieux de développer des méthodes actives d'apprentissage. Les réformateurs locaux suggèrent également dans chacune des villes l'introduction d'enseignements de l'italien et de l'anglais, mais cette requête n'aboutit qu'à la faculté des Arts de Trèves en 1783. La promotion de l'enseignement de l'histoire locale, nationale et universelle a été plus précoce à Deux-Ponts (il est introduit dès les années 20) qu'à Trèves où elle n'apparaît qu'avec la réforme de 1751. Mais elle s'appuie de part et d'autre sur les mêmes manuels inspirés par les travaux des historiens de Göttingen et sur une conception identique de l'histoire au service de la formation de l'esprit d'analyse et du jugement de futurs citoyens. En ce qui concerne les enseignements scientifiques, l'investissement est également comparable, guidé par le même souci de »l'éducation de la raison« et de »l'utilité pour la vie courante et professionnelle«. C'est sous la pression insistante des réformateurs éclairés en 1773 à Trèves et 1774 à Deux-Ponts que les cours de mathématiques sont étendus à toutes les classes de collèges: mais la principale innovation réside dans l'introduction de la physique expérimentale dans la décennie 80. Enfin dernier point de l'évolution des programmes éducatifs: l'ouverture aux nouveaux courants de pensée se vérifie à l'examen des enseignements de philosophie dispensés dans la classe supérieure du collège de Deux-Ponts et à la faculté de philosophie de Trèves. L'avance bipontine en la matière est illustrée par l'introduction de la philosophie de C. Wolff au milieu de la décennie 50, ce qui n'est le cas à Trèves que dans la décennie 80; mais alors que l'enseignement bipontin n'évolue plus guère jusqu'à la fin du siècle, il n'en est pas de même à Trèves où le wolffianisme classique cède très vite la place à la philosophie populaire qui triomphe à la fin du siècle.

Si les Trévirois adhèrent donc sensiblement plus tard que les Bipontins au mouvement de réforme pédagogique inspiré des idéaux des Lumières, ils le font avec la brutalité des ruptures, une rupture largement provoquée par la dissolution de la Compagnie de Jésus, mais qui doit aussi beaucoup à l'impulsion donnée par une jeune génération d'Aufklärer plus réceptifs que les réformateurs bipontins aux courants les plus récents de la réflexion en la matière et donc plus hardis dans l'innovation.

#### *b) Promouvoir le »vrai christianisme«*

L'autre grande question inscrite au cœur du processus d'Aufklärung est donc la question religieuse. C'est évidemment dans ce domaine que la comparaison revêt une signification cruciale quant à la portée des appartenances confessionnelles. Au-delà d'une nouvelle définition du rapport au divin, c'est la place de la religion au cœur des pratiques sociales, le sens et les modalités de l'expression du sentiment religieux, les rapports entre Église et État que les Aufklärer s'attachent à repenser.

L'analyse des discours bipontin et trévirois met en évidence une conception identique du rapport au religieux par delà les frontières confessionnelles. A l'exception de quelques individualités rares, tous les intellectuels qui se réclament des Lumières dans chacune des villes communient dans un même rejet du déisme et une même fidélité proclamée à la Révélation chrétienne. Mais ils revendiquent avec la même énergie le droit de passer au crible de l'analyse critique et rationnelle les enseignements qui s'en réclament: la mise en parallèle des discours tenus de part et d'autre met en évidence de larges convergences quant à la définition d'un »christianisme rai-

sonnable« et à la nécessité d'éradiquer les dérives superstitieuses d'une foi aveugle (la croyance abusive aux miracles est particulièrement visée). Ce qui les unit plus que tout, c'est un rejet quasi viscéral du dogmatisme et un refus identique de se laisser enfermer dans des querelles théologiques jugées stériles et inutiles. Le réformé G. C. Crollius renvoie ainsi dos à dos la Confession d'Augsbourg et le Catéchisme de Heidelberg qu'il qualifie de »pâtés dogmatiques«, propos que l'on peut rapprocher de celui du bénédictin S. Müller, bibliothécaire de l'abbaye Saint Maximin à Trèves, dénonçant les »vieilles loques théologiques«. Il ne s'agit jamais pour les uns et les autres de rejeter les vérités de foi; mais, se contentant d'une adhésion tacite, tous préfèrent délaissé le terrain de l'orthodoxie pour se situer dans »l'immanence« (Cassirer) et chercher davantage à définir une orthopraxie conforme aux exigences d'un christianisme qui se veut avant tout efficient, dynamique, pratique. Par delà les frontières confessionnelles, les Aufklärer se retrouvent donc dans un christianisme perçu avant tout comme une éthique sociale, comme la seule voie conduisant au »vrai bonheur«; ce bonheur réside dans l'observation de la loi morale et la religion est »l'école de vertu« par laquelle on accède à la connaissance de cette loi. La religion est affaire de cœur autant que de raison: ces formules sont un leitmotiv des écrits locaux.

Cette identité de vue inspire des projets de réformes de même nature en dépit des spécificités confessionnelles. Ils visent essentiellement trois objectifs: améliorer les structures ecclésiales pour les rendre plus conformes à leur mission, promouvoir auprès des fidèles une pastorale éclairée et faire triompher la tolérance, voire conduire à l'œcuménisme.

S'agissant des structures ecclésiales, notons d'abord que le processus de prise de contrôle des États sur les Églises, inscrit au cœur du programme politique de l'Aufklärung au nom de l'utilité publique et qui pose la question de l'autorité ecclésiale, fait l'objet d'appréciations diverses dans les deux communautés locales. Mais la ligne de partage passe ici entre luthériens et réformés et non entre protestants et catholiques. En effet, les Réformés bipontins se montrent très combattifs dans leur défense des libertés ecclésiales contre les ingérences du pouvoir politique alors que les élites luthériennes éclairées militent pour une soumission librement consentie au prince dans l'intérêt du bien commun. Cette divergence ne s'explique pas seulement, comme on pourrait le penser, par la culture politique traditionnelle des luthériens, mais surtout par leur situation minoritaire à Deux-Ponts qui les porte à voir dans le prince le garant du respect de leurs droits ainsi que par leur engagement massif dans les hautes sphères du pouvoir, générateur d'une solidarité d'intérêts. Les élites éclairées tréviroises rejoignent les luthériens de Deux-Ponts dans leur affirmation de la prééminence étatique à travers leur engagement dans le mouvement épiscopalien dont on connaît le regain de vigueur au XVIII<sup>e</sup> siècle: la capitale électorale en est un bastion non seulement parce qu'elle abrite l'un des chefs de file du mouvement, l'évêque suffragant J. N. von Hontheim, mais en raison du soutien massif à la cause des juristes et ecclésiastiques locaux dont témoignent les cours et thèses universitaires, ainsi que nombre de déclarations individuelles d'Aufklärer. A leurs yeux, en effet, le renforcement des Églises territoriales sous l'égide princière est la clé d'une autonomie plus grande vis-à-vis de l'autorité romaine.

Mais au-delà du problème de l'autorité ecclésiale, c'est davantage la conception du ministère pastoral et le problème de la formation cléricale qui préoccupent les réfor-

mateurs éclairés. Ces questions sont l'objet de vifs débats à Trèves dans le contexte du processus de création d'un séminaire diocésain en 1773 (fusionné avec la faculté de théologie en 1779), mais elles sont aussi abordées à Deux-Ponts à l'occasion de l'examen des candidatures aux fonctions pastorales. De part et d'autre s'impose la vision de pasteurs perçus davantage comme des éducateurs du peuple (*Volksaufklärer*) que comme de simples ministres du culte et modèles de vie spirituelle. La première des exigences formulées à leur égard concerne leur bagage intellectuel: ils doivent maîtriser »les sciences nécessaires« dit-on à Trèves comme à Deux-Ponts. Considérant de la même façon que le ministère constitue un »service public d'utilité sociale« (D. Roche), les réformateurs bipontins et trévirois attendent des pasteurs qu'ils soient auprès de leurs ouailles des artisans de progrès dans de nombreux domaines touchant à la vie profane (notamment économique) à l'instar d'autres fonctionnaires. Au-delà de ces vues largement partagées par tous les Aufklärer, certains, plus radicaux, envisagent des mutations plus profondes du statut pastoral, variant en fonction de la nature spécifique du ministère dans chaque confession. Pour certains Trévirois, il s'agit de détruire les barrières qui séparent le mode de vie clérical du monde profane: ainsi en va-t-il du mode de vie de type conventuel, du vêtement ecclésiastique, et même pour certains, du célibat. Certains Réformés bipontins défendent, quant à eux, l'intégration des femmes dans le corps pastoral. Si ces revendications ne sont jamais le fait que de minorités, voire même d'individualités, tous les Aufklärer s'entendent sur la nécessité de réformer les études théologiques pour les conformer aux finalités nouvelles de la mission pastorale. Là encore, donc, d'évidentes convergences: la mise en cause de la dogmatique traditionnelle et du mode de pensée a-historique qui la sous-tendait conduit à privilégier désormais dans la formation deux disciplines nouvelles, fondatrices de la théologie positive des Lumières, l'exégèse et l'histoire de l'Église. Pour ce faire, on puise aux mêmes sources: la science exégétique développée à Göttingen autour de J. D. Michaelis et la tradition historiographique bénédictine. L'autre grande innovation en matière de formation cléricale réside dans le développement de la théologie pastorale, terme générique regroupant en un champ disciplinaire autonome tous les apprentissages nécessaires à un exercice pratique du ministère qui soit fondé sur une véritable anthropologie sociale. Sur ce point, la réflexion tréviroise va plus loin que celle des pasteurs bipontins qui en restent presque jusqu'à la fin du siècle à de simples exercices d'homilétique et ne prennent conscience que tardivement (1792) de la nécessité d'élargir la formation pratique; un programme complet, incluant homilétique et catéchèse, mais aussi gestion administrative et matérielle de la paroisse, est élaboré au séminaire de Trèves au début de la décennie 80, prenant même en compte l'instrumentalisation utilitariste du clergé chère aux Aufklärer (ainsi sont prévues quelques notions élémentaires de médecine et d'économie).

Dans cette perspective, on ne s'étonnera donc pas que le clergé régulier soit l'objet de critiques au moins aussi virulentes à Trèves qu'à Deux-Ponts. Si ces attaques font parfois figure d'exercice d'école revêtant un caractère quasi normatif et relevant d'un certain conformisme de la part des intellectuels éclairés, elles n'en sont pas moins fondées sur quelques principes fondamentaux des Lumières et ne s'expliquent pas seulement à Trèves par les rivalités traditionnelles entre les deux composantes du corps ecclésiastique catholique; d'ailleurs elles émanent aussi de jeunes réguliers à la

fin du siècle. Les reproches sont donc classiques, le seul fait à souligner étant qu'on les trouve pareillement formulés sous la plume de Trévirois ou de Bipontins. Les ordres sont ainsi accusés de nuire au vrai christianisme en encourageant la superstition populaire et l'obscurantisme par la propagation de dévotions irrationnelles (les pratiques développées dans certains centres de pèlerinages sont particulièrement visées), ainsi qu'une piété mécanique lors des offices conventuels. Ils sont aussi accusés de nuire à l'accomplissement de l'Homme en raison des vœux monastiques, perçus comme une atteinte contre nature à la liberté de conscience dans la mesure où ils sont souvent extorqués contre la volonté des impétrants. Le vœu d'obéissance est particulièrement décrié, jugé responsable des abus de pouvoir d'abbés tyranniques, source de discorde et de corruption, et plus encore de cette sclérose intellectuelle unanimement dénoncée dans les milieux éclairés. Les ordres sont enfin jugés nuisibles à l'État et au Bien commun par la mauvaise utilisation qu'ils font de leurs richesses en les détournant de leurs finalités sociales, et parce qu'ils constituent une menace permanente à la souveraineté des princes. La sécularisation apparaît donc comme le meilleur moyen de libérer l'intelligence des religieux et de leur permettre d'œuvrer pour le Bien commun.

La réforme des structures ecclésiales et de la formation cléricale doit permettre de promouvoir auprès des fidèles une pastorale éclairée, de les convertir au »vrai christianisme« tel qu'il a été défini. Les préceptes en matière de catéchèse et de prédication sont donc largement semblables dans les deux communautés: il s'agit de renoncer aux exercices de mémorisation mécanique de ce qu'un pasteur réformé de Deux-Ponts qualifie de »condensé dogmatique«, d'enseigner avant tout une morale. Tandis que les Luthériens adoptent en 1779 le catéchisme du rationaliste G. F. Seiler et que les plus éclairés des Réformés se battent à la fin de la décennie 80 pour que l'on renonce au catéchisme de Heidelberg, les plus audacieux des Trévirois dénoncent les insuffisances du catéchisme de J. I. von Felbiger, préconisant de le corriger par les manuels philanthropistes ou ceux du néologue J. J. Spalding, également préconisés comme modèles aux prédicateurs bipontins. Ce sont des préoccupations analogues qui président aux révisions des livres de piété entreprises de part et d'autre, visant pour les protestants à en gommer le caractère excessivement dogmatique et à en corriger le style biblique souvent agressif, pour les catholiques à en faire disparaître les mièvreries et »les bondieuseries exaltées qui sont une honte pour un siècle éclairé« (ce sont les ouvrages du capucin Martin von Cochem qui sont ici visés). La »dévotion réglée« (Muratori) que l'on entend promouvoir dans chacune des communautés privilégie la piété intérieure et s'oppose à une survalorisation des manifestations collectives et institutionnelles du culte. Ainsi revendique-t-on de part et d'autre la liberté d'assistance au culte. On vise avant tout la finalité éducative des pratiques liturgiques, comme l'illustre l'évolution comparable de la conception de la pénitence de part et d'autre de la frontière confessionnelle; il s'agit pour les protestants éclairés de mettre fin aux pénitences publiques, jugées injustes et impropres à susciter une authentique conversion intérieure, tandis que le clergé éclairé trévirois dénonce, de son côté, les pratiques expiatoires (pèlerinages, dons, etc ...) qui portent plus à la superstition qu'au perfectionnement réel de l'individu. Dans les deux cas, les rituels pénitentiels doivent donc constituer une école d'humanité, non un tribunal. La lutte contre toutes les formes de superstition est enfin un cheval de bataille des pasteurs de Deux-Ponts autant que de

leurs homologues catholiques à Trèves. Le processus d'épuration, de rationalisation et d'intériorisation de la religion sous le sceau des Lumières contribue donc, dans une large mesure, à rapprocher catholiques et protestants dans une même conception d'un christianisme dont la dimension éthique constitue une base d'entente durable.

On comprend donc les efforts communs pour faire triompher le principe de tolérance et les démarches œcuméniques multiples dans lesquelles s'engagent les Aufklärer des deux villes. On sait que le concept de tolérance constitue l'un des principaux topoï du discours des Aufklärer. Bipontins et Trévirois participent de ce consensus, tout au moins sur le plan théorique, offrant un échantillon de la diversité des acceptions du terme, depuis la simple acceptation du pluralisme («Duldung») jusqu'à la tolérance intrinsèque («Toleranz») que facilite le recul du dogmatisme religieux. Les comportements personnels confortent d'ailleurs les positions qu'ils affichent sur ce point. Leurs réseaux de relations et les solidarités intellectuelles auxquelles ils sont attachés témoignent d'une grande indifférence aux clivages inter-confessionnels; à Deux-Ponts où la situation objective fait du pluralisme une réalité quotidienne, les Aufklärer affichent la même ouverture au sein de leurs propres familles, justifiant explicitement les mariages mixtes qui s'y concluent ainsi que le choix pour leurs enfants de parrains et marraines appartenant à des confessions différentes de la leur. L'attachement à l'esprit de tolérance se mesure aussi au rejet croissant du prosélytisme, nettement perceptible dans les affaires de conversion sur lesquelles de hauts responsables éclairés (avant tout des ecclésiastiques, mais pas seulement) sont amenés à statuer et à l'égard desquelles ils se montrent de plus en plus réservés. De telles affaires sont relativement courantes à Deux-Ponts où la coexistence inter-confessionnelle s'y prête, mais on en relève aussi à Trèves, concernant des conversions de juifs. A partir des années 60 à Deux-Ponts et après la dissolution de la Compagnie de Jésus à Trèves s'exprime de plus en plus le souci de s'assurer de l'authenticité des sentiments religieux des impétrants et du respect de leur liberté de conscience. On touche cependant les limites de l'esprit de tolérance dès lors que l'on passe du plan individuel au plan collectif, c'est à dire que sont menacés les équilibres existants entre les communautés, les privilèges juridiques ou les intérêts matériels collectifs des unes et des autres; dans ces cas, les Aufklärer, ne sont pas les moins zélés à prendre la défense de leurs communautés confessionnelles respectives en vertu du droit acquis.

Sans doute cette confrontation entre l'irénisme propre aux élites éclairées et les lenteurs de la progression de la tolérance dans la réalité quotidienne contribue-telle à encourager le renouveau de projets œcuméniques qui connaissent un second souffle au XVIII<sup>e</sup> siècle, favorisés par le rejet des crispations dogmatiques sous l'impulsion des Lumières. Les Aufklärer bipontins et trévirois ont en commun d'avoir compté dans leurs rangs quelques militants actifs de cet œcuménisme que certains, de part et d'autre, se vantent d'ailleurs de pratiquer personnellement en fréquentant indifféremment l'un ou l'autre culte. La communauté tréviroise est à l'origine de l'une des tentatives œcuméniques les plus célèbres du siècle en la personne de J. N. von Hontheim: rappelons, en effet, que l'objectif primitif du traité qu'il publie en 1763 sous le pseudonyme de Febronius<sup>27</sup> (souvent occulté par les développements épiscopaliens

27 Le titre complet du traité rend compte de cet objectif: »De statu ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis liber singularis ad reuniendos dissidentes in religione Christianos compositus«,

de l'ouvrage) était de trouver les bases d'un accord possible avec les confessions protestantes, la nouveauté de l'ouvrage (et d'ailleurs la cause de son échec) résidant dans le transfert du débat du plan théologique au plan exclusivement ecclésiologique, ce qui est bien dans la logique de l'approche du fait religieux par les Aufklärer. Si Hontheim, comme beaucoup d'autres catholiques, n'envisage la réunion escomptée que comme un retour au bercail des protestants moyennant quelques concessions structurelles, mais en faisant l'économie d'un véritable débat interconfessionnel, il n'en va pas de même du plan dit de Fulda<sup>28</sup>, autre projet célèbre de l'époque, dans lequel se trouve engagé un enseignant du séminaire de Trèves: Johann Gertz. En effet, les bénédictins de Fulda, à l'origine du projet, constituent une véritable équipe mixte de réflexion incluant luthériens et réformés. Le projet tourne court par manque de soutien, mais l'écho qu'il rencontre à Trèves est révélateur de l'ouverture des intellectuels locaux à ce type de débat. A Deux-Ponts où ces tentatives de rapprochement entre catholiques et protestants ne sont guère évoquées, c'est davantage la réunification des luthériens et des réformés qui est à l'ordre du jour grâce à l'initiative des réformateurs les plus audacieux: ce sont d'abord, en 1785, des pasteurs luthériens qui proposent la rédaction d'un livre de cantiques commun, puis le pasteur réformé Faber, recteur du collège à la fin de la période, qui esquisse en 1787 les grandes lignes d'un catéchisme commun. L'échec de ces deux tentatives successives face à l'opposition des plus conservateurs laisse un goût de profonde amertume dans les rangs des Aufklärer qui l'évoquent encore en 1792 et dont certains se retrouveront deux décennies plus tard parmi les négociateurs de l'Union des Églises évangéliques du Palatinat en 1818.

L'analyse comparative du processus d'Aufklärung dans les petites villes-résidences de Deux-Ponts et de Trèves montre qu'il n'existe pas de différence de nature dans sa conception et ses objectifs selon que l'on se trouve en milieu catholique ou protestant. Il est d'ailleurs dans la logique d'un mouvement fondé sur le rejet des a priori dogmatiques, sur une même anthropologie et sur une conception partagée de la connaissance et de ses finalités, qu'il transcende les clivages confessionnels traditionnels. Sans récuser leurs attaches religieuses respectives, les Aufklärer bipontins et trévirois s'identifient comme tels à travers des références communes qui les soudent en une communauté fondée sur une même représentation de l'intellectualité se surimposant à toutes les communautés préexistantes. Si l'on relève des divergences dans la mise en œuvre du processus en fonction des conditions politiques, sociales ou culturelles spécifiques qui peuvent tenir à des traditions religieuses différentes, le fait confessionnel n'en constitue pas pour autant un élément discriminant au sein du mouvement de l'Aufklärung. Cette conclusion ne remet pas en cause l'antériorité du processus en milieu protestant qui se trouve au contraire confirmée. Mais l'examen

Francfort 1763. Cette dimension du traité fébronien est particulièrement bien mise en valeur dans la thèse de V. PITZER, *Justinus Febronius. Das Ringen eines katholischen Irenikers um die Einheit der Kirche im Zeitalter der Aufklärung* (Kirche und Konfession. Veröffentlichungen des Konfessionskundlichen Instituts des Evangelischen Bundes 20), Göttingen 1976.

28 Voir, à ce sujet, H. RAAB, *Das Fürstbistum Fulda (1752–1803): Aufklärung, kirchliche Reunion, Säkularisation*, in: *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte* 41 (1989), p. 173–201.

du cas trévirois montre que le rattrapage catholique est très rapide, vécu comme une rupture relativement brutale à partir du moment où la disparition des jésuites, créant un vide institutionnel, provoque comme un appel d'air en rendant nécessaire le recours à des hommes nouveaux, en libérant les initiatives et le débat public. Aussi les Trévirois peuvent-ils se montrer plus audacieux et novateurs que leurs homologues bipontins sur certains points (on l'a vu dans le domaine de l'éducation).

Enfin le choix de ces deux petites villes périphériques, éloignées des principaux épicentres du mouvement des Lumières germaniques, permet de prendre la mesure de la vitalité du processus d'Aufklärung qui intègre en totalité l'espace allemand dans un réseau de relations certes hiérarchisé à partir de pôles structurants, mais très largement rayonnant.